

Lourdes

/ TEXTE : MATHILDE ANNAUD / PHOTOS : DOMINIQUE DELPOUX /

Calice

Grâce aux visions de Bernadette Soubirous, Lourdes a connu en cent cinquante ans un essor exceptionnel. Mais la cité mariale, de renommée mondiale, est aussi restée un village, où les autochtones ont su préserver et développer leurs affaires de famille.

familial

PALAIS FAMILIAL. Fondé il y a tout juste un siècle, le Palais du Rosaire compte deux boutiques de divins colifichets et emploie plus de trente salariés. Philippe Fialho, son propriétaire, honore la bonne idée de son arrière-grand-père, jadis possesseur d'un Comptoir de la bibeloterie à Paris.

Famille Fialho Palais du Rosaire

Venu à Lourdes en pèlerin, à l'aube du XX^e siècle, "il était commerçant dans l'âme et s'est dit qu'il y avait quelque chose à faire ici", explique son heureux descendant. L'aïeul avait flairé le filon religieux, sans se douter, cependant, que Lourdes deviendrait le troisième lieu de pèlerinage catholique, en termes de fréquentation, après le Vatican et la basilique de Mexico. Ses établissements furent transmis à ses deux filles, puis à leur fils et neveu, le père de Philippe, qui reprit l'affaire pour l'exploiter aux côtés de son épouse galloise. Entrée au magasin pour un "job d'été", elle en sortit donc avec un mari et un fils. Lequel gère, depuis le décès de son père, le patrimoine familial avec son épouse Marie-Gabriel. "Une vraie Lourdaise, pour mieux s'enraciner encore!", plaisante l'époux comblé. Ce dernier n'avait pourtant pas vocation à faire perdurer l'entreprise, plus férù d'ethnologie que d'études de commerce... qu'il a néanmoins faites. L'idée de transmettre son royaume à ses enfants lui plaît, mais il leur laissera le choix. Et lorsque l'on demande à son jeune fils Raphaël ce qu'il veut faire plus tard, il répond du tac au tac : "Je veux être footballeur professionnel. Ou sinon... reprendre le magasin de Papa !" Amen. ■



TRADITION COMMERCIALE. "Les gens qui n'ont rien n'ont rien à perdre", résume Bruno Vinuales, pour expliquer l'ascension fulgurante d'une famille désormais propriétaire de sept établissements hôteliers à Lourdes. Si ses ascendants sont natifs des lieux, ils

Famille Vinuales Sept hôtels à Lourdes

avaient hérité de peu : le père débuta comme primeur aux halles locales, la mère tenait une boulangerie. Ils se marièrent, achetèrent un café et eurent quatre fils avant d'acquérir un petit hôtel en ruine, dans une impasse inaccessible, baptisé "La Solitude". "La force de mes parents fut de comprendre les attentes des gens et de prendre des risques", sourit le propriétaire de ce qui est aujourd'hui l'un des hôtels étoilés du groupe familial. Patrick, le fils aîné du couple, fut le premier à reprendre les rênes de l'établissement, suite à l'accident de chasse qui affaiblit son père, rejoint ensuite par son frère Bruno, chargé de la réfection des lieux. Le troisième frère travaille lui aussi dans l'hôtellerie, mais en Espagne. Nicolas, le benjamin, fait partie de l'aventure lourdaise, à la tête d'un autre établissement. "Mes frères et moi, nous sommes tombés dans la marmite", et tous vantent l'intérêt de travailler à l'unisson. Ils se félicitent de cette transmission, mâtinée d'un soupçon d'ambition, d'un peu d'obligation et de mûre réflexion. De quoi ravir, sans doute, l'arrière-grand-mère maternelle des garçons, jadis vendeuse de cierges au cœur d'une bourgade qui n'était alors pas encore la deuxième ville hôtelière de France. ■





Cité virginale

À l'époque où naît Bernadette, en 1844, la petite ville de notables, sous-préfecture du département des Hautes-Pyrénées, compte moins de cinq mille habitants et quatre cent cinquante-neuf maisons. Dotée de foires et d'importants marchés, Lourdes amorce sa transformation dès le milieu du XIX^e siècle, tandis que les commerces y poussent comme des champignons. En 1866, la ville compte déjà dix limonadiers, quatorze aubergistes et trois hôtels – ils sont aujourd'hui près de deux cents. Si le "haut" du village n'a – toujours – pas beaucoup changé, le "bas" de la ville se métamorphose en quelques décennies, porté par la reconnaissance officielle des visions miraculeuses (1862) et le flux des pieuses arrivées. Les alentours de la grotte sacrée se transforment pour accueillir les pèlerins, de plus en plus nombreux. Une manne pour les commerçants locaux, qui sauront en tirer profit et, pour certains, bâtir des empires transmis au fil des générations. Nombreux sont les enfants ou les neveux à avoir ainsi hérité de patrimoines commerciaux qui ont toujours pignon sur rue de nos jours.

Vierges en pagaille

Une foule d'amateurs, venus en pèlerinage ou flairant le bon filon, firent souche à Lourdes en se mariant avec les filles du cru. Le droit pyrénéen ayant longtemps octroyé l'héritage à l'aîné de la famille, quel que soit son sexe, il n'est pas rare que les demoiselles lourdaises se soient retrouvées à la tête de l'entreprise de leurs parents. D'où l'expression, ici connue de tous : "Gendre à Lourdes, c'est un métier !" On ne compte plus les Espagnols, les Parisiens ou autres Bretons venus chercher épouse et fortune en ces lieux. Pour le meilleur des familles autochtones, qui assurèrent ainsi la transmission de leur patrimoine, en conjuguant, aujourd'hui encore, hommage aux aïeux et attachement à l'âme d'un lieu.

PHOTO DE FAMILLE. Descendant de l'une des plus vieilles familles de Lourdes, le petit Tana n'a pour l'instant d'autre idée de métier que de "rester avec Maman". Ce qui fait sourire sa mère Fabienne, la cinquième génération de la maison de photographie Viron. Joseph-Philippe, son arrière-arrière-grand-père, fit les premiers clichés de la demoiselle Soubirous, en 1866, avec un appareil fabriqué par ses soins. Comme le raconte, amusée, Françoise Steff, la mère de Fabienne, "c'était un touche-à-tout. Il était gardien de la paix, et comme il accompagnait la petite Bernadette partout, il a eu l'idée de la photographie". Avec l'autorisation de l'évêché, l'ancêtre ouvrit un premier magasin, avant

de déménager à l'adresse actuelle, où sa vitrine trône depuis 1870. Transmise de père en fils, qui tous apprirent la photographie sur

Famille Viron Maison Viron, photographie

le tas, l'entreprise arriva aux mains de Françoise, dans les années soixante. Fille unique, elle n'a jamais envisagé de prendre les clichés elle-même, car "c'est trop physique de déplacer les malades". Photographe agréé par les Sanctuaires, la maison Viron s'est en effet spécialisée dans les photos de groupes, avec prise en charge des handicapés. "C'est mon mari qui fait les photos, et tout le monde l'appelle 'Monsieur Viron' !" Le gendre ne s'en plaint pas et sa femme s'en amuse, non sans une petite leur de fierté dans l'œil. ■

SACRÉE LIGNÉE. Françoise est un petit bout de femme issue d'une lignée connue dans le monde entier. Arrière-petite-nièce de Bernadette Soubirous, elle a hérité de la maison paternelle de la jeune fille, désormais transformée en musée. Transmise de génération en génération depuis l'époque des apparitions, la demeure fut conservée par les frères de la jeune sanctifiée, qui y accollèrent ensuite une boutique de souvenirs. Laquelle fut reprise par le plus jeune de leurs neveux avant d'être léguée à la grand-mère de Françoise. "Elle habitait au-dessus, dans le bâtiment annexe à la maison d'origine. Puis c'est mon père qui l'a récupérée et ma mère qui s'occupait du magasin." Depuis vingt-cinq ans, c'est elle qui officie dans ce lieu culte s'il en est, où les pèlerins de toutes nationalités viennent prendre la pose à ses côtés. Elle avoue ne s'être jamais posé la question d'une autre existence. "La transmission s'est faite naturellement... Moi, j'ai toujours été là ; et puis, il faut que ça reste dans la famille." Françoise frissonne à l'idée que la chaîne puisse se briser, mais elle n'a pourtant pas trop à s'inquiéter : son fils Franck tient, à l'occasion, le guichet du musée. "C'est exceptionnel... je suis agent immobilier !" Et puisqu'il n'a rien contre l'idée de perpétuer la flamme le jour venu, il est fort à parier que l'histoire de famille continue. ■

Famille Soubirous Maison paternelle de Bernadette

CLAN HÔTELIER. "Ici, c'est chaleureux, et depuis l'époque de mes grands-parents, on y travaille en couple", résume le propriétaire, aux côtés de sa femme Annick, elle aussi lourdaise d'origine. Construit en 1870, l'Hôtel de la Grotte appartient à la famille de Louis-François Guinguéné depuis le début des années trente. Son arrière-grand-père paternel, originaire d'Ariège, en fit l'acquisition après avoir ouvert une boucherie à Lourdes, au tout début du XX^e siècle. Cet aïeul visionnaire géra son établissement jusqu'à sa mort, en 1949, avant de le transmettre à sa fille Berthe et son époux qui le léguèrent à leur tour à leur fils François. Désormais âgé de près de 80 ans, celui-ci est heureux de voir son fils lui succéder à la tête de cette affaire de famille vieille de quatre générations. Il se souvient dans un

Famille Guinguéné Grand Hôtel de la Grotte

sourire de son enfance au cœur de cet hôtel, où il est né et qu'il n'a jamais quitté : "Quand j'étais gosse, on faisait la course dans les chariots à linge et des misères au chat... Je me suis beaucoup amusé !" Réquisitionné pendant la guerre, puis transformé en orphelinat, l'Hôtel de la Grotte aurait pu échapper au giron familial. La ténacité et l'amour des lieux en ont décidé autrement. Louis-François, propriétaire depuis 2005, confirme : "Il y a une satisfaction à prendre la suite et réussir une transmission. Perpétuer quelque chose qui vient de loin, voilà le plus important." ■